

1960-1990 Photos de la Révolution tranquille

René Lapierre

Volume 33, Number 3 (1995), June 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1991). 1960-1990 : photos de la Révolution tranquille. *Liberté*, 33(3), 3–14.

RENÉ LAPIERRE

1960-1990: PHOTOS DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

En 1960 j'avais sept ans. J'étais entré en septembre à l'école des Frères du Sacré-Cœur, où nous recevions, mes amis et moi — dans nos livres de lecture — des nouvelles du vaste monde («Papa a vu le pape», «Léa a la pilule») et même au-delà («Où est Dieu? Dieu est au Ciel, en compagnie des anges et de tous les saints»). On n'en revenait pas: lire, enfin!

Chez moi pourtant il n'y avait guère de bouquins: un vieux dictionnaire médical à couverture jaune, une bible, c'était à peu près tout. Dans un placard, sur une pile de vieux numéros de la revue *L'Ovale* de C.I.L., on avait oublié une brochure intitulée *Vers les sommets*: en page couverture, une belle photo d'avion, c'était prometteur. À l'intérieur hélas, rien que du texte, avec le portrait d'un monsieur qui ne me disait rien: Antonio Barrette.

Quoi d'autre? Peu de chose, il me semble. Le printemps suivant, Montréal n'avait pas gagné la coupe Stanley: une caricature du *Petit Journal* montrait, à 30 ans des barricades, un joueur des Canadiens attaché au poteau de torture, tandis qu'un méchant Indien en chandail des Black Hawks se sauvait avec la coupe. La gravure aurait bien pu, à quelques détails près, sortir de notre *Histoire du Canada*: Brébeuf, Goupil et Lalemant, saints martyrs canadiens, priez pour nous.

Mes parents habitaient à Saint-Hyacinthe un quartier

modeste mais tranquille, au bord de la rivière Yamaska. Pas de livres et peu d'argent, donc: mais du travail et des prières, *Pépinot et Capucine* le samedi, et même Muriel Millard les dimanches soirs à *Music Hall*. C'était paisible et simple, c'était à Saint-Hyacinthe en 1960. C'était, quand on y pense maintenant, la planète Mars.

Aussi, lorsqu'il fut pour la première fois question dans ces années-là d'une éventuelle exposition universelle, ai-je été assez inquiet (déjà qu'on m'avait convaincu du danger de me perdre à la foire agricole du comté). Mais mon père en était tout enthousiaste: une exposition *mondiale*. J'imaginai une foule épouvantable, des manèges vraiment trop dangereux, des bestiaux énormes alignés dans des étables, des écuries *universelles*. On s'y perdrait sûrement.

L'avenir allait me donner raison, d'une façon quelque peu inattendue. Parce que dans ce petit monde quelque chose s'est effectivement perdu entre 1960 et 1967. Il y eut tout à coup de l'autre côté de la rue une ébénisterie toute neuve; mon père a enfin pu acheter un camion, puis une automobile. Il s'est mis à décrocher des contrats de plus en plus gros, à engager plus d'ouvriers. À la fin, devant mes yeux incrédules, notre maison de bois peint s'est transformée en un truc moderne et spacieux, avec foyer, chauffage central et tout. Une vraie folie: mes vieux allaient faire faillite, c'était certain. Il y eut même bientôt des tableaux et des livres, ça devenait de la dilapidation, du suicide.

Mais non. Tout était changé, nous étions arrivés sur terre, je devais être le seul à ne pas m'en être aperçu. (Peut-être pas, au fait: mon père avait maintenant tellement de clients qu'il passait tout son temps à travailler, et n'a jamais pu visiter en fin de compte son exposition universelle. Mais enfin c'est autre chose: pour le reste, en effet, tout avait changé.) Nous étions passés d'un système de valeurs à un autre, et en même temps d'un modèle de société archaïque et rural à des patterns socio-culturels de production et de consommation de type urbain, technocratique et américain.

Une révolution, comme chacun sait maintenant. Mais à l'époque, chacun savait-il? Voyons comment les choses se présentaient du côté culturel; peut-être, après tout, n'étais-je pas le seul à n'avoir pas tout saisi?

* * *

J'enseigne aujourd'hui la littérature: des livres, il y en a tellement à présent autour de moi que je ne sais plus où les ranger. Je ne trouve même pas le temps de lire le quart des ouvrages qui m'intéressent, et que professionnellement ou par plaisir je me propose malgré tout de lire un jour. Chacun du reste pourra se reconnaître: nous en sommes tous là.

Parmi la quantité phénoménale de livres, donc — romans, poèmes, essais, théâtre, chansons, albums, manuels — parus depuis 1960, lesquels pourrait-on retenir? Quels sont ceux que l'on pourrait citer aujourd'hui comme des témoins importants, des moments significatifs de la révolution qui était en train de s'opérer? Quels seraient les textes-images du procès culturel de nos trente dernières années?

Chacun alléguera bien sûr ses auteurs, son *fonds* particulier: on entendra souvent revenir les noms de Réjean Ducharme, Hubert Aquin, Marie-Claire Blais, Godbout, Ferron, Miron, ceux des poètes de l'Hexagone, des fondateurs de *Liberté* ou de *Parti pris*. Mais il ne s'agit pas ici de faire des listes ou de dresser des catalogues; l'idée n'est pas de se remémorer mais de relire, de réévaluer critiqueusement un phénomène de transformation qu'on a rapidement tenu pour acquis dans l'évolution culturelle du Québec.

Dans cette perspective c'est un tout petit livre, paru précisément en 1960, qui a le plus retenu mon attention. *Le Libraire* de Gérard Bessette n'est pas un livre à thèse, encore moins un roman prophétique, un de ces textes-oracles qui prennent avec le temps une stature dostoïevskienne. Il s'agit au contraire d'un petit récit tout simple, l'histoire en

noir et blanc d'un ex-répétiteur au collège des Pères de Saint-Étienne, à Montréal, qui devient un peu malgré lui libraire à Saint-Joachim, village de campagne tricoté serré.

Cet homme, que le travail fatigue et ennuie (et qui ne cherche pas à le dissimuler) se voit donc forcé de quitter Montréal et la quiétude du chômage pour un endroit où règnent en maîtres les curés, la morale la plus conservatrice et les ragots les plus mesquins. Le résultat de cette confrontation est drôle, riche d'humour et d'ironie, et donne parfois au libraire Hervé Jodoin l'allure d'une sorte de Foglia chez les tartuffes.

On s'est maintes fois étonné du reste qu'un tel personnage ait pu être créé à l'orée des années 1960. Un anti-héros paresseux et buveur, complètement revenu de la morale et de la grande culture à l'époque où l'on tentait encore de reproduire dans les romans québécois le modèle français du héros sérieux, problématique et un rien casse-pieds de la génération de Maritain. (Retenons là-dessus, si vous le voulez bien, l'exemple des personnages du romancier-essayiste Robert Charbonneau; celui tout spécialement du Georges Hautecroix d'*Aucune créature*, paru en 1961, auquel nous reviendrons tantôt.) Contre l'idéal du modèle existencialo-chrétien, donc, (tourmenté, métaphysique et discoureur), le type Jodoin tout simplement: familier jusqu'à en être gênant, décomplexé jusqu'au cynisme, et désabusé jusqu'à ne plus avoir envie que de la chaleur un peu bovine d'un coin de taverne. Un seul problème, au fait: les dimanches. Parce que les dimanches les tavernes sont fermées. Alors Jodoin se met à rédiger ce livre, qu'il n'a pas très envie d'écrire mais qui lui sert à tuer le temps jusqu'au lundi.

C'est sans doute ce qui fait du *Libraire* un livre encore lisible, un récit encore thématiquement actif; loin d'être envisagée comme un sacerdoce, l'écriture y est d'abord conçue négativement, comme un pis-aller. C'est *faute de mieux* que Jodoin consent au livre et au roman; il ne se fait par

conséquent aucune illusion, reste fondamentalement lui-même contre tous les ragots de Saint-Joachin et se cramponne à son journal pour ne pas trop penser. C'est en tout cas ce qu'il dit; mais il n'en pense pas moins, et puisque ce roman existe en fin de compte (il se termine au moment où, ayant perdu son emploi, Jodoin revient à Montréal et peut recommencer à occuper ses dimanches d'une autre façon), c'est qu'il y a quelque part une ruse dans la flemme et la paresse du personnage. Voilà en fait le point central de l'affaire: ce livre nie ce qu'il est en train de faire pour mieux y parvenir.

Il faut que je sois singulièrement désœuvré pour décrire de pareilles insignifiances. Mais qu'y faire? C'est ça ou rien. Je n'ai pas d'imagination. Je ne saurais rien inventer. [...] Il ne me reste donc que le présent. Et, après tout, parler de mes clients ou d'autre chose, c'est du pareil au même. Pourvu qu'ils soient absents, c'est le principal. (p. 34)

Ne pas écrire, donc, ou en tout cas écrire le moins possible. Ne rien inventer, ne pas être là: voilà le programme, énoncé sur le mode défectif et par la négative. Tout le contraire du positivisme littéraire et culturel qu'ont tenté de développer des générations d'écrivains qui, à l'image du politicien-romancier messianique de Robert Charbonneau, rêveront d'«écrire une œuvre qui soit une source d'inspiration pour tout un peuple» (*Aucune créature*, p. 29).

La leçon du libraire est plus qu'une méthode pour atteindre à la tranquillité; elle dépeint une esthétique, une morale et une philosophie. Nulle prétention, nulle feinte sinon le faire-semblant de rien: c'est en *n'étant pas* que nous sommes, en renonçant que nous gagnons. Philosophie politique, en l'occurrence, que celle-là qui fera fureur à l'occasion du référendum et au cours des années qui suivront. Il y a là, curieusement, une préfiguration du travail *caché* de la Révolution tranquille, un accent mis de façon étonnante sur

la *résistance* au changement. On aura par la suite tendance à l'oublier, c'est-à-dire à s'en rappeler sporadiquement sans trop s'émouvoir, façon Jodoin justement. Témoin *Le Confort et l'Indifférence*, de Denys Arcand. Cette image venue d'il y a 30 ans traduit un système de valeurs inédit ou plus exactement méconnu, un régime hamletien du paradoxe. Stratégie peut-être inusitée au Québec dans la pensée nationaliste, mais bien éprouvée par ailleurs dans la philosophie post-heideggerienne et le métier des armes: renoncement et camouflage, discrétion à tous égards. Jodoin est un caméléon émérite, en effet, qui met en dépit des apparences une énergie considérable à *ne pas être là*, à se neutraliser mimétiquement dans le dehors, le flottement ambiant de la pensée. L'intériorité du libraire est pour le reste une énigme, un abri contre les positivismes (et les nationalismes) ethnocentriques qui culmineront 20 ans plus tard au cours de la campagne référendaire. («J'arrive à la maturité», disait presque au même moment le personnage de l'écrivain Georges Hautecroix, «diminué par le confort, vidé de l'angoisse qui me poussait en avant et je n'ai rien fait. Et pour commencer, je ne vis pas» (p. 29). On lit encore, plus loin (p. 53): «Il faut perdre son âme, [...] mais comment?») Jodoin, au contraire, n'attend pas de l'Histoire l'occasion d'accéder à lui-même, et ne voit pas par conséquent la nécessité de se *désâmer* politiquement ou culturellement.

Même Hubert Aquin — chez qui il en allait tout autrement, on le sait, en termes de stratégie et d'engagement — avait semble-t-il accompli une lecture similaire de la situation du Québécois, de sa position énonciative à l'intérieur du procès socio-politique des années 1960. Là où Jodoin se disait dépourvu d'imagination, le narrateur de *Prochain épisode* affirmera: «Les images que j'imprime sur ma rétine s'y trouvent déjà. Je n'invente pas» (p. 90). Et il tirera lui aussi de là la conclusion qu'il n'a «plus rien à gagner en continuant d'écrire» (p. 18). Pourtant il continue quand même, comme l'autre: «Si [...] je n'en cesse pas pour autant de vou-

loir écrire, c'est donc que l'écriture ne devient pas inutile du seul fait que je la départis de sa fonction d'originalité» (p. 92).

Bien sûr, le personnage d'Aquin déduisait de ses observations le motif d'une résolution désespérée de la question culturelle et politique du Québec, alors que le libraire de Bessette se contente de hausser les épaules et de répéter à tout moment «peu importe». Il ne voit pas de raison de désespérer, ni d'ailleurs d'espérer quoi que ce soit: pas de mission sacrée, pas de tourments héroïques, pas de ciel ni d'enfer. Rien qu'un petit livre qui lui permet de tuer le temps, et par le fait même de *durer* contre toute attente. Pas d'exubérance, encore moins de triomphalisme; rien qu'une étrange réserve, à la fois fataliste et optimiste. Est-ce un vieux fond paysan? Le quant-à-soi d'un joueur de poker, qui médite son jeu et qui ne laisse rien paraître?

Regardons-nous un moment, nous les révolutionnaires tranquilles, avec les yeux de ce libraire. Il y a peut-être une leçon de clairvoyance, sinon de stratégie, qui nous attend; quelque chose, si l'on veut bien tenter de se l'imaginer, comme un souverainisme zen. Un modèle d'accession à nous-mêmes (identité, autonomie, indépendances culturelles et politiques) qui ne passerait pas par le modèle traditionnel de l'*avènement* (enfin la nation, enfin l'Histoire) mais qui s'établirait — et depuis bien longtemps — sur l'assomption patiente (on aurait envie de dire: tranquille) de nos paradoxes. Voilà peut-être, à y revenir au bout de 30 années, la part occultée du message des années 1960, la raison même qui aurait inspiré un jour à ce journaliste du *Globe and Mail* d'associer les vocables *revolution* et *quiet*. On aurait par la suite retenu le premier, et au moins pour un temps, congédié le second. Bien sûr, il s'agit là d'une hypothèse; et si l'on accepte la proposition de relire *Le Libraire* comme une parabole à l'humour des années 1960-1990, il faut en même temps consentir à ce que Bessette ne l'ait pas tracée seul: nous l'aurons donc écrite avec lui.

* * *

Reste à reporter sur une échelle plus vaste la négativité, l'optique du détachement que pratique avec une telle constance le libraire de Saint-Joachin. Je ne prétends pas, bien sûr, forcer les choses au point d'imposer au malheureux commis une fonction d'exemplarité. Comme il dit toujours, «c'est trop fatigant». Mais avec les années 1960, en même temps que ce pédagogue-libraire que les livres ennuient — remarquons au passage que les volumes de la Librairie Léon, de Montesquieu à Carco en passant par Voltaire, sont des livres français — c'est toute une collectivité qui s'apprête à réaliser que le code culturel français qu'on lui propose institutionnellement ne répond plus à son expérience du réel, tout un peuple qui se trouve prêt à bazarder le fonds dévalué de la vieille francité, à troquer l'énorme poids de ses classiques pour une américanité problématique, certes, mais néanmoins plus concrète: ouverte à l'existence et aux histoires de gens qui ne ressemblent guère aux personnages de Claudel ou de Mauriac, eux dont les livres, subitement, valent à peine plus que le papier sur lequel ils sont imprimés.

— *Tu aimes toujours les livres? me demanda-t-il.*

Esquissant une moue d'indifférence, je lui déclarai que les livres brûlaient moins longtemps que le charbon, mais que, faute d'autre combustible, il m'arrivait de m'en servir.
(p. 23)

Les années 1960 sont bel et bien en effet celles d'une *incarnation* du francophone d'Amérique, qui ne cherche plus comme avant à s'aculturer régressivement, c'est-à-dire à échapper au présent par le recours (fictif) à un état désuet de la culture et de la langue françaises. On pense encore une fois ici aux déchirements existentiels des personnages

de Robert Charbonneau, mais aussi aux œuvres de Jean Simard, de Robert Élie, d'André Giroux, et du Langevin d'avant *L'Élan d'Amérique*. La production québécoise des années 1960 ne cherche plus comme celle des décennies précédentes à se réfugier dans une culture absente, elle cesse très rapidement d'envisager l'activité linguistique et artistique comme quelque chose d'intransitif (les limbes de l'Académie française) et tente d'élaborer pour les années à venir un comportement culturel qui passera du retrait silencieux ou de l'imitation simple à l'affirmation ou à la recherche d'une différence. (Il faudrait bien sûr considérer comme des exceptions — explicables du reste; il vaudrait mieux dire: des préfigurations — *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Les Plouffe* de Lemelin, *Les Demi-civilisés* de Harvey, et un petit roman d'Eugène Cloutier intitulé *Les Inutiles*. En poésie, assurément, Saint-Denys Garneau, et probablement aussi Gauvreau. Cette énumération n'est pas exhaustive.)

Mais l'intuition et l'énonciation de cette différence, encore ici, se fera tout d'abord sur le mode négatif; tout particulièrement du côté de *Parti pris* et du joul, qui traduisent comme un manifeste la résolution esthétique (amorcée 25 ans plus tôt, à bien des égards, par *Refus global*) à laquelle on en était arrivé en 1963. Paul Chamberland le dit bien, «écrire, c'est alors choisir de mal écrire». Entendons par là: désécrire les textes et les récits tombés en désuétude afin d'en produire de nouveaux, repousser le mirage d'une similitude foncière, d'une essence unique du Québec et de la France (et en même temps l'allégeance esthétique-religieuse au modèle culturel français d'avant-guerre) pour accepter ensuite le défi d'une culture spécifique, ni européenne ni anglo-saxonne, mais *américaine de langue française* et soulagée de ce fait — à tout le moins partiellement — d'une hiérarchie coloniale des idiomes, des valeurs et des institutions.

Mais tout cela n'est pas si simple, et ne va pas de soi; là où le libraire, comme un archiviste fourbu de la faillite

culturelle, se tait et s'encaïlle au seuil des années 1960 dans une humoristique philosophie de taverne, d'autres se débattront comme des diables, n'entendront plus à rire et feront n'importe quoi désormais pour échapper au silence et à l'insignifiance: le Chamberland de *L'Afficheur hurle*, le Miron de *L'Homme rapaillé*, le Aquin de *Prochain épisode*, le Galarneau de Godbout, et Bérénice Einberg, et Jean-le-Maigre, et tous les autres.

Peut-être toutefois, grâce à cette contradiction, les conditions nécessaires à la formulation d'une nouvelle question se trouvent-elles en fin de compte réunies. Au défaitisme cynique du libraire succédera sur la scène culturelle du Québec, on le sait, un idéalisme puissant: un mouvement identitaire qui allait élaborer un projet d'indépendance politique, et engager le 15 novembre 1976 un processus d'accession à la souveraineté que stoppera le référendum du 20 mai 1980. À l'idéalisme de ces années-là devait à son tour succéder un défaitisme amer, dont on a beaucoup parlé en termes de morosité. Un défaitisme pragmatique, pourrait-on dire aujourd'hui, qui a préféré avec une assez mauvaise conscience le statu quo au changement, le matérialisme des années Reagan à l'idéalisme des années 1960-1980.

Or voici que depuis quelque temps les données se déplacent de nouveau, et qu'après une période assez neutre le cinéma, la chanson, le spectacle en général (du côté des livres on pourrait parler tout spécialement du roman et de la nouvelle) donnent des signes d'activité encourageants. Que pourrait-on tirer de ceci? À tout le moins deux choses, que je formulerai en terminant à titre d'hypothèses.

Premièrement qu'il existe, qu'il a toujours existé et qu'il existera probablement toujours au Québec une tension énorme, sur le plan culturel aussi bien que politique ou linguistique, entre défaitisme et idéalisme, et que cette tension doit à la fois être saisie comme un antagonisme et comme un dynamisme: une dialectique de l'immobilité et du mouvement, du refus et de la volonté, de la négation

et de l'affirmation de soi. En d'autres termes: un permanent paradoxe créatif, celui-là même qui inspira un jour d'associé, en une formule éloquente, les vocables *révolution* et *tranquille*.

Deuxièmement, qu'il est nécessaire maintenant d'élaborer un nouvel idéalisme collectif, capable de tirer parti de ces contradictions. Parce que dans l'esthétique générale de la politique et de la culture du Québec, c'est peut-être la contradiction qui est le *point critique* des choses, et par là la condition même du changement et de l'évolution. La question complexe de l'identité québécoise, question centrale s'il en fut jamais ici, échapperait par ce moyen à la réduction folklorique dont elle a longtemps été — et dont elle est encore — l'objet pour se formuler de façon plus ouverte; plutôt comme une question que comme une réponse, un énoncé positif étroitement polarisé (le Québec c'est ceci, le Québec c'est cela). Ouverture, donc, de la question de l'identité: française d'Amérique, mais hétérogène et décentrée de soi.

Au lendemain du référendum de 1980, il y a exactement dix ans, André Belleau écrivait à ce sujet dans les pages du numéro d'octobre de *Liberté* un texte que je redécouvre aujourd'hui avec étonnement:

Ce n'est pas par un renversement purement dialectique que je me mets à creuser la notion de non-identité. Il se pourrait que la non-identité recèle des valeurs insoupçonnées. Parlons plutôt du non-identifiable. Je ne sais pas ce que je suis.

[...]

Pourtant, «devenir Québécois» a été le moteur utopique d'activités de tous ordres pendant plus de vingt ans. C'est le temps de réfléchir au caractère absolument paradoxal de l'utopie. INDISPENSABLE À LA VIE, ELLE NE LA MODIFIE PAS. Ou pour dire les choses autrement: la lit-

térature est précisément ce qui n'arrive jamais. Toute une relecture s'impose des poètes depuis la fin des années cinquante.

Je crois maintenant mieux comprendre le propos d'André Belleau: il invite à l'interrogation, à l'examen critique perpétuel d'une chose qui, énoncée de façon affirmative ou positive, confinerait à la fausse représentation ou à la falsification, en un mot, au folklore. L'être Québécois, puisque c'est ce dont il s'agit, ne serait pas promis suivant le modèle théorique de la nation française à l'assomption grandiose d'une «essence»; il serait plutôt voué dans le changement à la vigilance, à cette humilité un peu têtue qui se défie des oracles et qui préfère garder les pieds sur terre. Qualité pay-sanne peut-être — l'énoncé théorique de ce renoncement à l'identifiable reste à établir — mais qualité tout de même. Comment l'appeler?

Convenons pour tout de suite, si l'on veut bien en terminant d'un dernier paradoxe, d'un *idéalisme sceptique*: formule qui ferait de la Révolution tranquille non plus une période close, un musée attachant de la dernière partie du millénaire, mais le début d'un processus qui commencerait tout juste à devenir lisible.

Texte présenté au colloque La Révolution tranquille: vers une réinterprétation (Centre d'études canadiennes-françaises, Université McGill, octobre 1990); un extrait en a été publié, sous forme de sommaire, dans le Cahier des études sur le Québec à l'Université McGill, 1990.